



En 1957, vingt-deux ans avant l'alerte de Three Mile Island, une explosion nucléaire ravageait le dépôt de déchets d'uranium de l'usine atomique russe de Kychtym et transformait plusieurs milliers de kilomètres carrés de l'Oural en un désert radioactif. Le gouvernement soviétique décréta le black-out et envoya des centaines de savants et de chercheurs pour étudier les effets des radiations sur la faune et la flore contaminées. Rassemblant les té-

moignages, les informations, les rumeurs, et même certains dossiers secrets de la Cia « déclassifiés », le savant soviétique Jores Medvedev (notre photo), qui a « choisi la liberté » en 1973, a écrit un ouvrage : « La catastrophe nucléaire en Oural » qui sera publié dans les prochains mois par les Editions Stock. Jores Medvedev a accepté de recevoir, à

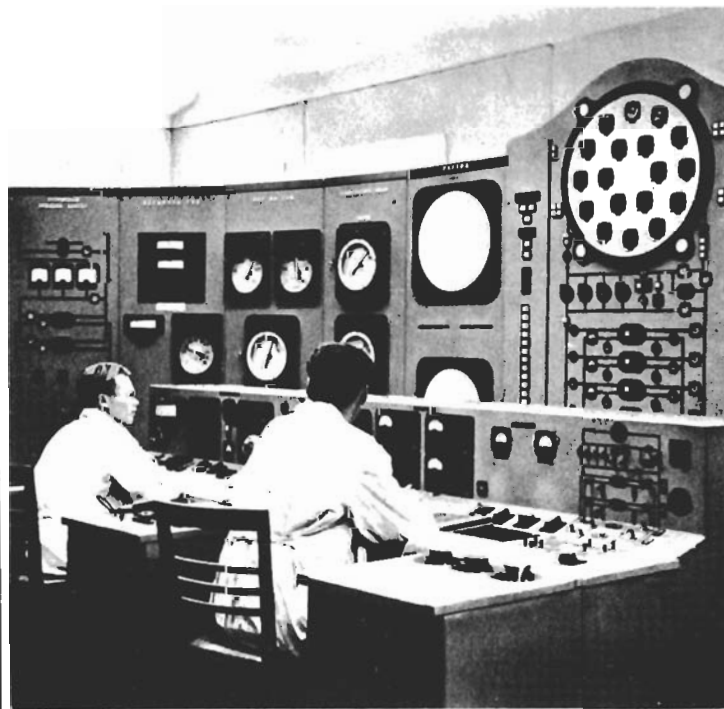
Londres, notre collaborateur Eugène Silianoff, et de lui faire la synthèse de ses recherches et de leur résultat.

# LA GRANDE CATASTROPHE ATOMIQUE SOVIETIQUE

**L'extraordinaire révélation d'un dissident**

# **E**<sub>n</sub> 1958, un accident atomique dans l'Oural permettait d'étudier les radiations en milieu naturel

1949.  
Le tableau de  
commande de la première  
centrale  
électrique atomique russe,  
contemporaine de celle  
de Kychtym.



**Paris Match.** Comment avez-vous entendu parler du désastre atomique de l'Oural pour la première fois ?

**Jores Medvedev.** En 1958, j'étais employé comme chercheur en biochimie à l'Académie d'Agriculture de Moscou sous la direction d'un Professeur très connu : Vsevolod Kletchkovsky, chargé de la chaire d'agrichimie et membre de l'Académie d'agriculture. Le professeur était une autorité en matière d'isotopes et d'irradiation radioactive dans le domaine agricole.

C'est à cette époque que j'ai — non pas entendu parler pour la première fois du désastre atomique en Oural dont certains échos m'étaient déjà parvenus — mais eu la première confirmation d'une source particulièrement autorisée. La compétence de Kletchkovsky dans ce domaine avait fait de lui, comme c'est souvent le cas en U.R.S.S., le membre d'un très grand nombre d'institutions d'Etat, notamment des services de l'énergie atomique.

Un jour, je crois que c'était en avril 1958, il passa dans le laboratoire où je travaillais et me demanda de l'accompagner à son bureau. Il me pria de m'asseoir et, d'un ton amical, me fit une proposition qu'il jugeait très flatteuse pour le jeune assistant que j'étais à l'époque.

— Jores, me dit-il, on vient de décider de créer une importante station expérimentale pour étudier les effets de la pollution par radioactivité sur la flore et la faune. Voulez-vous en être le directeur ? Vous disposerez d'un grand laboratoire, vous serez à la tête d'un service beaucoup plus important qu'ici, vous aurez plus de responsabilités et, naturellement, un salaire et les avantages correspondants.

Puis, il me révéla qu'une catastrophe avait eu lieu à Kychtym, dans la région de Tcheliabinsk, non loin de Sverdlovsk dans l'Oural. Il me décrit longuement l'accident qui s'y était produit au début de 1958, ajoutant que j'aurais là un champ d'observation incomparable et très étendu : outre le nombre considérable de victimes, le désastre avait provoqué des ravages dans l'environnement et pollué l'eau, la flore et la faune.

On allait donc avoir la possibilité d'étudier les effets des radiations dans un milieu naturel, alors que jusque-là, les études sur la radioactivité n'avaient été possibles qu'en polluant artificiellement des plantes de laboratoire, ou en contaminant des animaux destinés à l'expérimentation.

Il a ajouté qu'il s'agissait d'une

tâche immense et, surtout, confidentielle ; il préférait donc en charger quelqu'un qu'il connaissait déjà bien.

Je puis dire que Kletchkovsky appréciait mes travaux et qu'il m'avait donné à maintes reprises des preuves de sa bienveillance. Déjà, avant qu'il me fasse cette proposition, je l'avais accompagné à Paris, en 1957. Il devait participer à une conférence sous les auspices de l'Unesco. C'était mon premier voyage en Occident ; le seul que j'eus l'occasion de faire avant 1973. Cette fois-là, je me suis rendu à Londres et je ne suis pas retourné en U.R.S.S. à l'expiration de mon visa ; ce qui m'a valu d'être privé de ma citoyenneté soviétique.

A Paris, en 1957, nous habitions un petit hôtel très agréable sur les quais et nous partagions la même chambre. Kletchkovsky était d'une très grande gentillesse. Son comportement avec ses assistants n'était pas du tout celui qu'ont les professeurs à l'égard des étudiants : aucun formalisme, ni dans l'attitude, ni dans la conversation. Je l'accompagnais dans ses promenades, parcourant à pied les rues de Paris ou faisant des emplettes dans les magasins.

C'était encore l'époque où la politique obligeait les citoyens soviétiques qui se rendaient en Occident, à ne sortir qu'en groupe, ou au moins par deux. La raison invoquée était que l'on risquait d'être contacté par des agents de renseignements occidentaux, qui chercheraient à nous compromettre afin de pouvoir nous faire chanter par la suite, ou même nous enlever.

Le professeur Kletchkovsky ne croyait pas à ses sornettes. Il savait qu'elles n'étaient qu'un prétexte pour justifier la présence auprès de nos délégués, d'agents « protecteurs » du K.g.b. S'il me priait de l'accompagner, c'était qu'il aimait la compagnie de ses jeunes collaborateurs. Je remerciais sincèrement le professeur mais lui demandai un petit délai de réflexion.

Après bien des hésitations et malgré mes scrupules à son égard, je refusai sa proposition de diriger un laboratoire d'expérimentation. Mes raisons étaient avant tout personnelles et familiales. J'étais marié depuis trois ans et nous avions déjà deux fils. J'aurais dû laisser ma famille à Moscou où je n'aurais pu revenir que rarement une fois exilé dans la région lointaine de Tcheliabinsk.

Mais surtout, j'hésitais à accepter les contraintes qu'impose une fonction « top secret » : je devais m'engager à ne jamais plus franchir les frontières de

l'U.r.s.s., à n'avoir aucun contact avec des étrangers et être constamment sur mes gardes, même dans mes rapports avec mes compatriotes et également avec mes amis les plus proches.

Naturellement, je savais que ma vie et celle de ma famille n'échapperaient plus à la surveillance du K.g.b. A l'époque, je ne me considérais pas encore comme un « dissident », mais ces contraintes me paraissaient trop éprouvantes. Je suis donc resté à Moscou où j'ai continué à travailler à l'Académie d'Agriculture. Un autre jeune collègue est parti à ma place.

**P.M.** Le désastre fut-il connu par le public ?

**J.M.** Vous savez qu'en U.r.s.s., les nouvelles de ce genre ne sont jamais publiées. Les consignes étaient beaucoup plus strictes à cette époque qu'aujourd'hui. On ne donnait aucune information sur de simples accidents d'avion ou de chemin de fer. Mais les faits finissaient par être très vite connus grâce à ce que vous appelez le « téléphone arabe ».

Dans le cas de la catastrophe de Kychtym, la sévérité de la censure n'a pas eu le résultat escompté. Il s'agissait d'une zone très industrialisée et très peuplée. Elle était en même temps le rendez-vous de chasseurs et de pêcheurs attirés par ses lacs innombrables et très poissonneux. Brusquement, une surface de 2 000 à 3 000 km<sup>2</sup>, avec 4 millions environ d'habitants — la ville de Sverdlovsk en comptait déjà plus d'un million (2 et demi aujourd'hui) — des villes comme Tcheliabinsk et de nombreux villages furent déclarés zone interdite ; comme les régions frontalières ou les zones entourant des installations militaires importantes.

Des routes furent détournées, des panneaux surgirent partout, interdisant l'accès des forêts, l'approche des lacs et des villages, particulièrement atteints par la pollution et dont la population avait été entièrement évacuée. Ceux qui étaient demeurés dans les villes donnèrent vite des signes de panique, suscitée par le manque d'informations.

On connaissait mal les dangers que pouvait courir l'industrie atomique qui en était à ses balbutiements. On n'avait pas encore entendu parler de réacteurs. L'existence de celui de Kychtym était soigneusement cachée : « Top Secret ».

Le bruit courut d'abord qu'une bombe avait explosé accidentellement, causant des milliers de morts !

Comme tous les hôpitaux étaient pleins de mystérieux blessés, que les marchés avaient

été fermés et la vente de fruits et légumes interdite, les rumeurs qui parvenaient de toute la zone étaient aussitôt colportées et amplifiées. On parla de milliers de morts, de villages rasés par une gigantesque explosion.

Nous, les assistants du professeur Kletchkovsky, nous savions exactement ce qui était arrivé. Nous disposions non seulement des données que rapportaient nos collègues de la station, mais aussi des récits de témoins qui venaient de la région ou qui s'y étaient rendus en voyage.

**P.M.** Alors, comment la catastrophe est-elle intervenue ?

**J.M.** Lorsque le professeur Kletchkovsky m'a fait sa proposition, il m'a donné quelques détails sur les conditions dans lesquelles la catastrophe avait eu lieu et sur ses causes probables. Il ne faut pas oublier qu'à l'époque, l'industrie atomique en était à ses débuts et que les usines travaillaient uniquement pour des fins militaires, c'est-à-dire la fabrication de la bombe atomique. Il n'y avait pas encore de réacteurs consacrés à la production d'énergie utilisable par des civils.

C'est ce qui explique d'abord le caractère ultra-secret des installations de Kychtym, mais aussi les techniques sommaires de stockage des déchets hautement radioactifs provenant du réacteur — le premier de ce genre en U.r.s.s.

Au lendemain de la guerre, le régime soviétique s'était engagé dans une course pour la fabrication de la bombe atomique et, bien entendu, des problèmes comme celui de l'évacuation des déchets passaient au second plan. J'ai su tout de suite par le professeur Kletchkovsky lui-même que l'explosion ne s'était pas produite dans le réacteur — la catastrophe survenue dans l'Oural était tout à fait différente de l'accident qui s'est produit récemment aux Etats-Unis — mais dans le dépôt souterrain des déchets nucléaires.

A Kychtym, on employait la méthode de stockage la plus élémentaire. Elle consistait à évacuer les résidus sous forme de liquide vers des containers souterrains, en béton et en acier, de très grande capacité. Le liquide du réacteur y était acheminé par un tuyau. On l'y conservait dans l'intention de le retraiter afin de pouvoir récupérer, dans l'uranium déjà utilisé, quelques parcelles de plutonium.

Cette récupération était indispensable, la fabrication de la bombe atomique dépendant, à l'époque, du plutonium. Dans des usines chimiques spécialisées, le plutonium était séparé

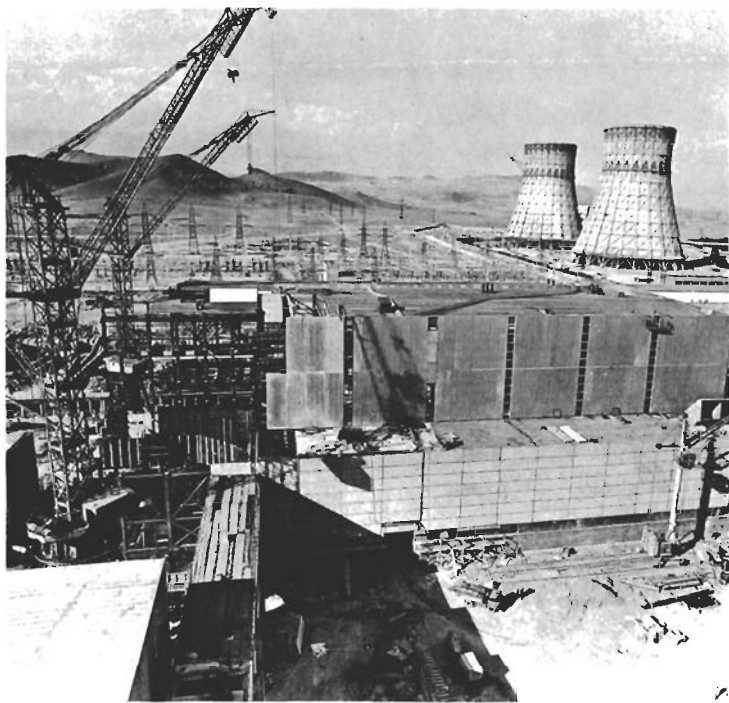
# U ne surface de 3000 km<sup>2</sup> devenait zone interdite et ses habitants étaient évacués

1974.  
Le pupitre de direction d'une centrale récente : celle de Novovoronejski d'une puissance de 1,5 million de kW



# Les déchets radioactifs chauffant les eaux souterraines, provoquaient une immense explosion

1972.  
La centrale atomique de Chevtchenko, en Arménie, en cours de construction. Elle sera achevée l'année suivante.



des déchets de combustion du réacteur mais, cette opération terminée, il restait encore un mélange complexe de matières hautement radioactives. Même si toutes les précautions étaient prises pour le stockage, les risques d'irradiation pouvaient se prolonger des centaines d'années durant.

Chaque « vidange » d'un réacteur qui produit de l'uranium libre dans les déchets des millions de curies (la « curie » est une unité de mesure de l'activité nucléaire). Si l'activité de la plupart de ces éléments radioactifs diminue plus ou moins rapidement, deux d'entre eux sont particulièrement dangereux. Le strontium et le césium atteignent, au bout d'une trentaine d'années, leur plus haut niveau de nocivité qui persiste bien au-delà.

Essayons d'abord de décrire comment s'est produite la catastrophe à Kychtym. Il est probable qu'une fuite s'est produite dans le dépôt souterrain et que les déchets se sont infiltrés dans le sol. Outre la pollution radioactive, ces déchets présentaient un autre danger : les méthodes les plus perfectionnées de récupération du plutonium ne pouvaient empêcher qu'un certain pourcentage persistât dans les déchets.

Aujourd'hui, aux Etats-Unis, on estime qu'après le traitement de l'uranium, il reste du plutonium dans les résidus de combustion. Cette quantité avait sûrement dû être supérieure dans les résidus russes alors que les savants soviétiques travaillaient fébrilement à la bombe qui devait être prête pour le 70<sup>e</sup> anniversaire de Staline, en 1949.

Ils avaient rempli un réacteur avec tout l'uranium dont ils disposaient et le processus de fabrication s'était poursuivi sans qu'il soit trop tenu compte des détails tels que la composition des déchets. Par suite d'une réaction chimique, les produits radioactifs accumulés au cours des années suivantes s'échauffèrent et portèrent à l'ébullition l'eau souterraine, provoquant ainsi une explosion semblable à celle d'un volcan.

Brusquement, un souffle puissant chargé d'éléments radioactifs s'éleva dans l'atmosphère tel un immense nuage de poussière et fut dispersé par le vent sur des dizaines de kilomètres à la ronde. La pollution fut aggravée par l'hiver : le vent soufflait en tempête, les arbres n'avaient pas de feuilles et les forêts n'offraient qu'un obstacle dérisoire à la progression du nuage contaminé. La zone polluée ne comptait aucune grande ville, mais un grand nombre de bourgs et de

villages. Les mesures d'urgence furent retardées par le black-out sur l'explosion et l'évacuation n'intervint qu'avec un certain retard.

Les villages les plus proches du lieu de l'explosion furent d'abord évacués, mais la pollution radioactive gagna rapidement du terrain et le « mal des rayons » se manifesta dans des localités de plus en plus éloignées. Les moyens d'action et les méthodes de lutte n'étaient pas aussi perfectionnés qu'aujourd'hui. L'évacuation de milliers, même peut-être de dizaines de milliers de personnes devenait indispensable.

**P.M.** Quel a été, selon vous, le nombre des victimes ?

**J.M.** Je les évalue à 300, peut-être 400 personnes. Mais il est très difficile de fixer un nombre précis. Une infirmière a apporté un témoignage précieux. Au moment de la catastrophe, l'hôpital où elle travaillait était rempli de malades gravement atteints d'irradiations. C'était un bâtiment très vaste avec un nombre de lits importants. Plusieurs autres hôpitaux accueillirent les premières victimes les plus gravement atteintes. Il fallut déménager les malades en traitement.

Il est d'autant plus difficile d'évaluer avec précision le nombre des victimes que le « mal des rayons », dû à l'absorption du strontium et du césium, très radioactifs, peut se manifester après plusieurs années. Son action ne peut être mesurée qu'au bout de plusieurs décennies. Les générations nées de parents dont les os contiennent un coefficient élevé de strontium et qui souffrent de lésions de cellules reproductrices, souffrent encore de séquelles de l'accident.

Pour fixer le chiffre de 300 à 400 victimes, je me suis servi des données statistiques concernant les décès dans la région de Tchéliabinsk. Bien que les causes des décès ne soient pas mentionnées, on constate une baisse considérable du nombre d'habitants au cours de cette période. Pendant les années qui suivirent mon départ de Moscou, alors que je travaillais à l'Institut scientifique de radiologie médicale d'Obninsk, à une centaine de kilomètres au sud de la capitale, j'ai eu l'occasion d'entendre plusieurs fois des récits de la catastrophe de l'Oural ; j'ai rencontré des personnes qui avaient travaillé dans cette zone.

Même avant les déclarations du professeur Tumermann, sur lesquelles je reviendrai, je savais déjà que des déchets radioactifs étaient détectés sur les routes, entre Tchéliabinsk et Sverdlovsk, des pan- (suite page 10)

**D**es  
**éléments pollués**  
**recueillis**  
**dans la zone interdite**  
**contenaient des**  
**isotopes**  
**radioactifs**

(suite de la p. 6) neaux recommandaient de traverser la zone sans quitter les voitures.

Des signaux : « danger » entouraient la « zone ». Dans les villages et les petites villes, les maisons n'avaient pas été détruites par l'explosion, mais elles furent brûlées afin d'empêcher que les habitants reviennent chercher leurs biens personnels pollués par la radioactivité. Malgré les tragédies provoquées par un accident aussi grave, il fallait profiter de cette occasion unique offerte aux hommes de science d'étudier les effets dans le domaine de la radio-écologie, de la génétique, de la radiobiologie, de la radiotoxicologie, etc.

De nombreux laboratoires furent donc installés dans cette région, ainsi que des centres de recherche, afin d'effectuer des prélèvements dans les forêts, et de recueillir des éléments pollués qui contenaient divers isotopes radioactifs. L'apparition inattendue d'une vaste zone de pollution radioactive naturelle a permis à d'innombrables savants de disposer de conditions absolument nouvelles d'expérimentation et de prendre une avance certaine sur les autres pays.

**P.M.** Un article que vous avez publié dans la revue anglaise « New Scientist » en 1976, a sus-

cité un très vif intérêt dans les milieux scientifiques et dans la presse internationale. Pourquoi avoir attendu vingt ans pour évoquer cette catastrophe ?

**J.M.** Au moment où j'ai publié cet article, en juin 1976, je n'imaginai pas que la catastrophe nucléaire dans l'Oural était ignorée des experts atomiques de l'Ouest. Je ne l'ai mentionnée qu'incidemment. L'article avait pour thème la situation des savants en U.r.s.s., l'oppression dont ils étaient l'objet du temps de Staline et l'opposition — parmi les spécialistes de l'agriculture et de biologie — aux théories pseudo-scientifique de Lissenko.

Cet article m'avait été demandé par la Revue à l'occasion du 20<sup>e</sup> anniversaire de sa fondation et me laissait le choix entre trois sujets dont j'ai retenu le dernier : l'attitude des savants dans le mouvement de dissidence en U.r.s.s.

Dans ce long article, une cinquantaine de lignes seulement décrivaient le désastre atomique de 1958 en Oural. Mon but était de montrer que cette catastrophe aurait pu et aurait dû être prévue. Des savants atomistes avaient attiré l'attention sur les dangers que présentait le stockage sommaire des déchets à forte radioactivité. La presse

mondiale fut beaucoup moins intéressée par le sujet de mon article que par la nouvelle, vieille de vingt années, du désastre atomique de Kychtym.

J'ai été assailli de questions. Parmi mes confrères, quelques experts atomiques se sont montrés incrédules ; ils ont parlé de « science-fiction » ou d'imagination.

Avant que je publie, sept mois plus tard et dans la même revue, un deuxième article dans lequel je justifiais, par des informations concrètes, ma description de la catastrophe, celle-ci était confirmée par une source tout à fait digne de confiance : la déclaration d'un savant soviétique, une autorité en la matière, le professeur Lev Tumermann, ancien chef du laboratoire de biophysique de l'Institut de biologie moléculaire de Moscou. Il avait émigré en Israël en 1972, douze ans après avoir visité, en 1960 — soit moins de deux ans après la catastrophe — toute la région autour de Kychtym, entre deux villes de l'Oural, Tchelebinsk et Smolensk.

Il a pu constater que des centaines de kilomètres carrés avaient été contaminés par la pollution radioactive, que toute la région était devenue zone interdite et que les villages et les petites villes avaient été entière-

ment détruits.

Cette confirmation d'un témoin oculaire aussi digne de foi que le professeur Tumermann n'a pas suffi à convaincre certains experts. Ceux-ci continuèrent à soutenir que l'étendue de la catastrophe avait été très exagérée. Mon second article fut bien plus détaillé et précis, et le livre que j'ai consacré à ce sujet a paru au mois de mai en allemand. L'édition en langue anglaise vient de sortir aux Etats-Unis. L'ouvrage, traduit en français, sera mis en vente cette année.

Je cite le témoignage de Tumermann et rappelle que si le désastre avait affecté un territoire aussi vaste, celui-ci doit être aujourd'hui encore pollué par une quantité importante de strontium 90 et césium 137. Le sol, les animaux, les plantes, les insectes, les poissons des lacs et d'autres formes de vie dans cette région doivent être porteurs de quantités considérables de ces deux éléments.

La distribution hasardeuse d'isotopes radioactifs dans un accident de ce type peut faire varier considérablement la concentration du niveau d'isotopes d'un lieu à l'autre. Dans certains endroits, ces radiations externes peuvent menacer la vie de certaines espèces en *(suite page 15)*

**L**a  
catastrophe a été  
confirmée  
par un savant soviétique  
qui a émigré  
en Israël 14 ans  
plus tard

# Les chiffres des rapports confirment la réalité du désastre

(suite de la page 11) augmentant leur taux de mutations, leur mortalité ou provoquant d'autres changements.

La zone contaminée, par son étendue, englobe un rassemblement unique dans son genre d'animaux et de plantes où les recherches sur la génétique, sur l'évolution des groupes humains, botaniques et zoologiques, soumis à la contamination radioactive peuvent être poursuivies dans des conditions réelles.

**P.M.** Y a-t-il eu des réactions de la part de savants soviétiques au courant de cette catastrophe ?

**J.M.** Certains de ceux qui m'ont critiqué ont justement exprimé leur étonnement. Comment se fait-il que les conséquences d'une catastrophe de cette envergure n'aient pas été étudiées par des savants soviétiques ? Ils avaient là une occasion inespérée d'observer sur le vif les effets de la radioactivité. C'est là que mes critiques se trompent. Cette étude a non seulement été effectuée par de nombreux atomistes en U.R.S.S., mais le résultat de leurs observations a été exposé dans des livres et articles scientifiques.

Depuis 1958 plus de cent ouvrages ont été publiés sur les effets du strontium 90 et du césium 137 sur la faune et la flore. Evidemment, la censure a interdit toute précision sur le lieu où ces observations avaient été faites. Cependant un examen attentif de ces textes permet de le situer avec exactitude.

Par exemple, un livre est consacré à l'étude de « deux lacs contaminés expérimentalement ». Les observations s'étendent sur cinq ans. Les dimensions des lacs étaient de 11,3 km<sup>2</sup>

et 4,5 km<sup>2</sup>. Or il est impossible d'imaginer que l'on contamine volontairement deux lacs de ces dimensions alors que, pour poursuivre ces expériences, un seul aurait suffi. D'autant plus que le livre était presque entièrement de caractère mathématique : une succession de méthodes de calculs entrelardées d'équations. De toute évidence il utilise des données provenant de la région sinistrée. Des observations avaient également été faites à l'époque du désastre.

On pourrait citer d'autres exemples de preuves par induction, mais il existe également des indications plus claires. Dans un autre livre, des passages qui ont échappé à l'attention des censeurs situent comme lieu des observations effectuées la région de Tcheliabinsk. Dans deux articles, le spécialiste en ichtiologie, Illienko, parle d'un autre lac « expérimental » sans préciser où il se trouve. Mais il se trahit en donnant les concentrations de strontium et de césium dans les eaux du lac. Or, cette concentration est cent fois plus élevée que celle qu'il est de règle d'admettre pour ce genre d'expérience, en U.R.S.S. ou dans d'autres pays.

Par inadvertance, Illienko fait également allusion à des poissons et animaux « sélectionnés dans la région de Tcheliabinsk » « où ils avaient vécu dans un environnement pollué depuis 14 années ». Or, si l'on regarde la date de publication des travaux, ces quatorze années nous ramènent à l'automne 1957.

**P.M.** Pouvez-vous nous donner quelques précisions sur l'emplacement du réacteur atomique ?

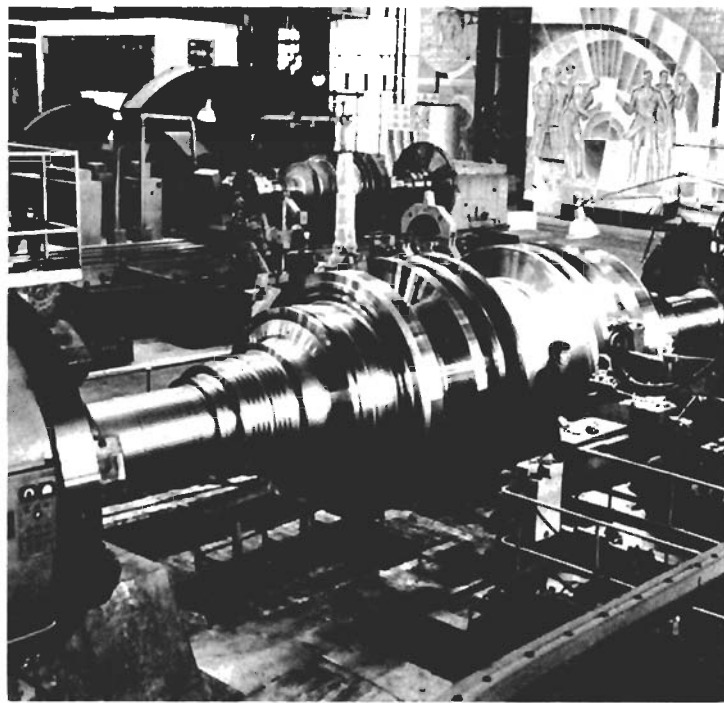
**J.M.** Les services de renseignements américains savaient de-



# G

## âce à l'avion espion U2, la Cia connut l'étendue des dégâts dans la zone dévastée

Un rotor  
(12 m sur 3) d'une  
turbine « lente » construite  
à Kharkov,  
destinée à Novovoronejski  
sur la rive  
du Don.



puis longtemps que c'était exactement dans le sud de l'Oural que se trouvaient les principaux centres de l'industrie atomique soviétique et l'emplacement du premier réacteur à but militaire. Les deux grandes villes industrielles, Sverdlovsk, et Tcheliabinsk — ainsi que les territoires environnants — ont toujours été interdits aux étrangers.

Ce n'est pas par hasard que le 1<sup>er</sup> mai 1960 l'avion-espion américain U 2 fut abattu — et son pilote, Francis Gary Powers fait prisonnier — dans cette région. On lit dans les mémoires de Khrouchtchev que, peu avant le vol de Powers, en avril 1960, un autre appareil U 2 avait survolé la région de Sverdlovsk et le sud de l'Oural. En avril les roquettes sol-air des Soviétiques n'étaient pas encore prêtes et les appareils de chasse incapables d'atteindre l'altitude des avions espions.

Ces avions — je cite toujours Khrouchtchev — auraient pu photographier tout le territoire de l'Oural, mais leur attention s'était concentrée sur la zone de Sverdlovsk et Tcheliabinsk. On peut penser que l'analyse des photos a dû informer les services américains sur une catastrophe de cette envergure dans la région survolée. Mais la Cia possédait déjà des renseignements sur une catastrophe dans la région de l'Oural dès 1957. De nombreux émigrés, des agents secrets soviétiques bien informés, qui ont choisi la liberté, comme Oleg Penkovski, ont fourni à l'époque des indications très précises.

P.M. Aussitôt après la parution de vos articles, des journaux ont fait allusion aux renseignements que la Cia posséderait depuis longtemps sur la catastrophe de l'Oural. Quel intérêt et quelle authenticité peut-on accorder à ces renseignements ?

J.M. Ces renseignements étaient confidentiels. Il n'était pas question que la Cia les rende publics au moment où elle les a obtenus, ni d'ailleurs depuis. Mais après la publication de mes articles, des correspondants de journaux ont demandé à la Cia, en insistant, que ces documents soient « déclassifiés » (c'est-à-dire que le secret soit levé, en application d'une loi de 1976) et qu'il leur soit permis de consulter ceux qui concernaient la catastrophe de l'Oural.

J'en ai obtenu moi aussi communication — il y a 14 documents en tout — dans la forme « épurée » habituelle, c'est-à-dire après que les noms des « sources » de ces renseignements aient été effacées, de même que des passages encore considérés comme confidentiels. Tous ces documents se réfèrent à la même époque : l'hiver

de 1957 ou le début de l'année 1958. Ils parlent de la catastrophe atomique survenue dans cette région de l'Oural. Certains situent la catastrophe en d'autres endroits mais l'un d'eux portant le numéro CS 43/465.141 confirme ce que j'avais appris à l'époque en U.R.S.S. Ce document était intitulé « renseignements divers sur les installations atomiques en U.R.S.S. » et mentionne Kychtym. Il est intéressant d'en citer les principaux passages :

« Au printemps 1958, la « source » a appris de diverses personnes qu'une région étendue située au nord de Tcheliabinsk a été contaminée par des déchets radioactifs provenant d'un réacteur nucléaire. Le complexe industriel se trouve en un lieu non précisé, près de Kychtym, petite ville à 70 kilomètres au nord-ouest de Tcheliabinsk sur la ligne de chemin de fer Tcheliabinsk-Sverdlovsk.

« On disait que dans la région de Tcheliabinsk, on avait constaté un nombre anormalement élevé de cas de cancers. Il était interdit de se baigner dans les innombrables lacs et dans les rivières voisines. Les produits alimentaires apportés par les paysans au marché de Tcheliabinsk étaient contrôlés, avant d'être mis en vente, par les autorités sanitaires dans un petit édifice situé à l'entrée du marché. C'était là que les paysans payaient habituellement les taxes sur les produits vendus.

« Notre informateur ne pouvait préciser si les denrées étaient détruites et de quelle façon. Les produits alimentaires livrés aux usines et aux écoles par les kolkhozes et les sovkhoses étaient sans doute soumis au même contrôle. Jusqu'en 1958 les voyageurs passant par la gare de Kychtym étaient contrôlés et personne n'avait le droit de visiter la ville sans une autorisation spéciale. L'informateur ne pouvait préciser quelle autorité accordait ces autorisations.

« Quelques villages de la région autour de Kychtym étaient contaminés et avaient été incendiés. Leurs habitants avaient été transférés par les autorités dans de nouveaux villages. Ils n'avaient eu le droit de garder que les vêtements qu'ils portaient au moment du transfert.

« A la fin du mois d'août 1960, notre informateur avait été — avec une centaine de collègues de bureau — incorporé dans une brigade de travail chargée du ramassage de la récolte dans les kolkhozes de Taskina à une cinquantaine de kilomètres au nord de Tcheliabinsk. Le travail de la brigade avait duré dix jours. Sur le pont de Nadyrov, au-dessus



de la Tjetcha, ils ont pu voir quelques panneaux portant l'inscription : « Interdiction absolue de boire. Eau contaminée ». Durant le travail au kolhoze, personne ne pouvait s'approcher de la rivière car ses berges étaient déclarées « zone interdite ». Au nord de la rivière, une tranchée d'un mètre de profondeur longeait les berges, ponctuée de panneaux indiquant qu'il était interdit de la franchir. »

Un autre document de la Cia précise qu'à la fin de 1958 ou au début de 1959 un de ses agents a été informé de l'existence d'une zone interdite « autour d'une usine atomique ». Sa description imprécise correspond à l'une des deux installations situées dans la voisinage immédiat de Kychtym. Le document était uniquement basé sur les rumeurs et les « ouï-dire ».

« L'informateur avait appris au printemps 1959, qu'à la suite d'une terrible explosion, de nombreuses personnes avaient été tuées et certaines noyées dans la crue du fleuve provoquée par les secousses qui suivirent l'explosion. Plusieurs autres furent atteintes par un taux élevé de rayons et évacuées dans diverses villes de la région de Tcheliabinsk.

« Les victimes furent soumises à intervalles réguliers à des examens médicaux. Quelques temps après l'accident, l'informateur avait connu une femme atteinte par les radiations. Son visage était couvert de plaques rouges semblables à de l'eczéma. Autant que l'informateur le sache, le travail ne fut pas repris dans ces usines après la catastrophe. »

Bien que tous ces renseignements aient été communiqués par des témoins oculaires habitant tous dans la région de Tcheliabinsk, il n'est nullement certain qu'ils aient su ce qui s'était passé en réalité. Leurs déclarations sont contradictoires en ce qui concerne les dates : il faut tenir compte du fait qu'elles ont été faites de mémoire, ce qui peut expliquer ces différences. L'affirmation selon laquelle il s'agirait de retombées consécutives à un essai de bombe atomique ne me paraît pas plausible. L'important, c'est que la Cia ait été en possession de certains documents sur la catastrophe de Kychtym. Quatre de ces documents ont été soumis à la Commission de l'Energie Atomique qui a insisté sur leur caractère confidentiel. Je n'en ai donc pas eu connaissance. On peut supposer qu'ils donnaient des renseignements plus précis et qu'ils révélaient l'identité de la « source ».

En revanche, un autre document — dont la « source » n'est pas nommée — dit que celle-ci a appris que des centaines de personnes étaient mortes dans cette région contaminée par des éléments radioactifs. Ceux-ci le demeureraient encore pendant de longues années.

Un autre document, du 23 mai 1958, dresse le tableau d'un accident atomique moins important : « Certains employés soviétiques, ainsi que des visiteurs de l'Exposition Universelle de Bruxelles, ont déclaré, sans s'être concertés mais avec la même précision, qu'une « explosion atomique inattendue avait eu lieu au printemps de 1958 et qu'elle fut connue dans toute l'Union Soviétique ».

L'Exposition Universelle de Bruxelles a eu lieu en 1958. Le même document affirme encore : « Selon les rumeurs, de nombreuses personnes ont trouvé la mort dans cet accident ». Une autre version, plus généralement admise, parle seulement de plusieurs dizaines.

La Cia a préparé une synthèse des renseignements les plus importants qu'elle possède sur l'explosion de 1958. On y parle de « centaines de personnes atteintes par les radiations et qui ont souffert d'importantes lésions ». Dans l'un des documents cités, il est affirmé qu'en octobre 1959, les savants soviétiques ont procédé vraisemblablement à un essai atomique dans cette région, qui a provoqué la pollution de tous les produits alimentaires dans un rayon de 150 kilomètres.

D'autres informateurs reprennent les déclarations sur l'interdiction des ventes dans les marchés et de contrôles sévères des autorités, ainsi que sur l'hospitalisation d'un grand nombre de victimes dans des hôpitaux de la région.

Ces victimes auraient été, selon l'un d'eux, traitées dans une aile réservée de l'hôpital où les autres malades n'avaient pas le droit de pénétrer.

Un habitant de la ville, qui se trouvait à l'époque dans cet hôpital, a déclaré que « certaines des victimes de l'explosion portaient des pansements, mais que d'autres avaient sur leurs mains ou sur leurs visages des lésions très graves ».

Il me paraît toutefois exclu que les autorités soviétiques aient procédé à l'essai de la bombe atomique dont parle l'informateur, dans cette région déjà polluée. D'ailleurs, les documents sur les essais atomiques ne mentionnent aucune explosion expérimentale au cours des années 1958-1959. ■